

Zeitschrift:	Vermessung, Photogrammetrie, Kulturtechnik : VPK = Mensuration, photogrammétrie, génie rural
Herausgeber:	Schweizerischer Verein für Vermessung und Kulturtechnik (SVVK) = Société suisse des mensurations et améliorations foncières (SSMAF)
Band:	84 (1986)
Heft:	9: 100 Jahre Abteilung für Kulturtechnik und Vermessung an der ETH Zürich
Artikel:	Un welsche en Kulturtechnik : souvenirs d'il y a cinquante ans
Autor:	Regamey, Pierre
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-233064

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Histoire

stocken zu einem «Institut für Kartographie». In ganz Europa war es damals wohl das früheste akademische Institut dieses Forschungs- und Lehrgebietes.

Meine Mitwirkung in den Vermessungsübungen und damit engste Verbindung zu den Kollegen von der Geodäsie lagen mir aber in all den Jahren nicht weniger am Herzen als meine papierenen Schützlinge, die Landkarten. Während der alljährlichen Feldkurse entwickelten sich stets auch enge Kontakte mit den Studenten. Dabei bezogen sich unsere Gespräche nicht nur auf schulische, fachliche und berufliche Fragen, sondern auch etwa auf Geldsorgen, Militärdienste, Liebesnöte, Bergsteigerei, auf Weltprobleme, auf Anliegen aller Art. «Min Vater tuet wie-n-en Veruckte wäge dem Maitli!» So klage mir einst ein Studentlein. Ein andermal stand ein solcher Bursche vor meiner Haustüre, beladen mit einem brettförmigen Paket, fast so gross wie eine Zimmertüre. Er habe ein Bild gemalt, mit Ölfarbe, sein Vater aber wolle es mit dem Beil in Stücke schlagen. Ob er, der Student, das Bild im Estrich meines Hauses verbergen dürfe, bis er es später einmal in einer eigenen Wohnung an die Wand hängen könne?

Wir schleppten das verdächtige Paket in meine Stube und enthüllten den Inhalt. Meine junge Frau konnte sich, als sie hinzutrat, hellen Lachens nicht erwehren. Aus dem Paket kam nämlich ein grosses, hochformatiges, erstaunlich gut gemaltes Gemälde ans Tageslicht, darstellend einen Holzstoss in lodernenden Flammen. Aus diesem und der aufwirbelnden Rauchsäule entschwebte eine schöne, nackte Mädchengestalt. Vor dem Feuer ein kniender Jüngling, das Selbstbildnis des Studenten, mit hoch erhobenen Armen und flehenden Blicken sein Mädchen anbetend.

Das Gemälde wanderte nun, so wie es der Student wünschte, in meinen Estrich. Dort harrete es viele Jahre seiner Auferstehung. In nicht wenigen Fällen entwickelten sich aus solcher Vertrautheit zwischen Schüler und Lehrer Jahrzehnte überdauernde Freundschaften.

Abschliessend sei ein Episödelein erzählt, welches ebenfalls zeigt, dass unsere Studenten keineswegs nur sture Techniker sind, sondern auch echte Musensöhne. Es geschah im Jahre 1923 in einem Vermessungskurs in Beckenried am Vierwaldstättersee. Hoch über dem Dorfe in ei-

nem hübschen Häuschen, grün umfangen von beschirmendem Gesträuch, hauste die berühmte Dichterin Isabella Kaiser. Eine Studentengruppe unseres Kurses hatte jenes Gelände zu topographieren und war dabei genötigt, in Isabellas Gärtlein einzudringen. Da näherte sich drohend die Gnädige und warf die braven Knaben zum Gartentor hinaus. Die Rache liess nicht lange auf sich warten. Am folgenden Morgen prangten zwei grosse Schrifttafeln aussen an dieser Himmelpforte:

Die erste Tafel:

«Oh Wanderer, kehr' nicht hier ein,
Isabella, die will einsam sein!»

Die zweite Tafel:

«Gern weiche ich von dieser Stell',
du alte Schachtel Isabell.»

Literatur:

Eduard Imhof: «Es war vor sechzig Jahren.» In: Festschrift Dr. h.c. Hans Härry 80 Jahre, herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für Photogrammetrie und der Wild Heerbrugg AG, 1976.

Un welsche en Kulturtechnik – souvenirs d'il y a cinquante ans

Pierre Regamey

Der ehemalige Professor für Kulturtechnik an der ETH Lausanne erinnert sich an sein Studium an der ETH Zürich mit seinen damaligen Professoren, aber auch an das Niederdorf und die «Oepfelkammer» . . .

L'ancien professeur en génie rural à l'école polytechnique fédérale de Lausanne se rappelle ses études à l'école polytechnique fédérale de Zurich avec ses professeurs d'antan ainsi que le Niederdorf et la «Oepfelkammer» . . .

Les initiateurs des festivités du 100 ème anniversaire de la Section VIII ont voulu connaître les souvenirs d'un welsche, les miens. Merci. J'apprécie le témoignage qu'ils rendent à ma mémoire. Ils la croient restée fidèle, malgré l'usure d'un demi-siècle.

La mémoire de l'étudiant, c'est un peu comme celle du militaire. Avec le temps, elle ne retient que les meilleurs moments. Elle oublie les mauvais, à moins qu'ils aient été assortis de facettes humoristiques. Mon propos sera donc celui de l'optimisme.

Avant d'écrire ces quelques lignes, je suis retourné vagabonder au «Niederdorf». Dans ma lointaine jeunesse étudiante,

c'était un des pôles d'attraction pour les romands expatriés en terre zuricoise. Tout au moins pour les étudiants dont la conscience n'était pas seulement dirigée par les vertus cardinales. Côté Poly, raison naturelle du séjour sur la Limmat, j'étais déjà fixé. J'avais suivi le transfert depuis l'austère édifice de la Rämistrasse vers le Hönggerberg. Le site m'a séduit, même si mon avis ne fait pas l'unanimité. Mais allez mettre tout le monde d'accord sur une oeuvre architecturale! Il est vrai que, après trois ans à l'Ecole d'Ingénieurs de l'Université de Lausanne, ancêtre de l'EPFL, j'arrivais au moment où W.-A. Prestre écrivait son livre «Bohème escholière». Il commence par ces mots: «C'est long, c'est

plat, c'est gris . . . C'est le Poly.» La décence m'empêche de citer toute la phrase.

Donc, côté Poly, c'est mieux. Côté «Niederdorf», déception. C'est méconnaissable. Je ne retrouve pas «ma» Marktgasse, où j'ai vécu de beaux jours. Les vieilles tavernes enfumées ont été modernisées, sophistiquées. «L'Oepfelkammer», ce n'est plus ça. Dénaturé, à mon goût tout au moins, n'en déplaît à ses propriétaires. C'est devenu la «Gottfried-Keller-Stube». Le romand, nouveau venu, devait subir l'épreuve de la poutre à l'Oepfel. Pour ceux qui ne l'ont pratiquée, ni vue, voilà le scénario: Dans la charpente, très compliquée, de la vieille Weinstube, une poutre laisse un vide étroit sous le plafond. Il s'agit de s'y propulser depuis le sol, sans aide. L'escalade, au sommet, en position horizontale et inconfortable implique de boire un «ganz». Pour les postulants à une société d'étudiants, l'épreuve était redoutée tout autant que celle d'un examen prédictioque ou du plan du statisch bestimmte einfache Blaken. Pourtant ce plan représentait un des premiers pas vers les techniques savantes et glorieuses du futur ingénieur.

Dans le même temps que celui de la poutre de l'Oepfel, des camarades, non romands ceux là, de sociétés aux disciplines rigoureuses, exprimaient leur prestige et leur dignité par un visage balafré du «Schmiess» issu d'un duel à la rapière.



Un groupe d'étudiants de la Division VIII, au cours d'une visite technique sous la haute autorité du Prof. Diserens, 1938 (de droite à gauche: Kubat [Bâle], Prof. Diserens, Werlen [Sion], Regamey)

Les romands de l'époque, surtout membres de sociétés d'étudiants, s'efforçaient de vivre en ensembles francophones. Erreur. Ils auraient mieux fait de développer des contacts avec leurs camarades d'autres langues et consolider la compréhension au travers de la Sarine. Il est vrai que nos tentatives vers notre logeuse très respectable étaient restées sans succès. Après avoir accueilli des romands pendant trente ans, elle savait tout juste dire, en français: «Ces sacrés welches, jamais travailler, toujours tra-la-la.» Par contre, elle avait compris les mérites des vins vaudois. Peu portée à enlever la poussière de nos costumes, elle savait découvrir les bouteilles camouflées, suspendues par des ficelles dans les manches de nos vestons, qu'on croyaient à l'abri de ses perquisitions.

Mais tout cela, c'était la vie «Extra Muros». La vie polytechnique a ses grandeurs et ses servitudes.

Je l'ai appris en débarquant un beau matin au Poly, diplôme de géomètre en poche, après trois années d'études à Lausanne. On venait d'établir un pont jusqu'à Zurich, pour atteindre au titre d'ingénieur du génie rural. J'étais le premier à m'y aventurer, non sans inquiétude.

Au gymnase, j'avais appris à réciter des ti-

rades de Wolfgang Goethe et de Heinrich Heine. J'aurais apprécié de savoir commander un Schüblig. Mais cela s'apprend plus vite que de se faire comprendre en hydrodynamique des sols ou en Güterzusammenlegung.

L'accueil n'en était pas moins paternel, dans le style de celui qu'on réserve, aujourd'hui, à ceux qui arrivent de régions dites en développement.

Avantage, quand même, de la mauvaise maîtrise de la langue, car, un ou deux professeurs, en faisant semblant de comprendre mon français, acceptaient mes réponses les plus fantaisistes.

Autre incident linguistique: 1939, la mobilisation a vidé, en partie, les chaires et audittoires. Les casquettes d'officiers y étaient nombreuses: étudiants-lieutenants et colonels-professeurs. Les collaborateurs et assistants, j'en étais, montaient en deuxième ligne pour assurer l'enseignement. Mes camarades, devenus mes auditeurs, avaient l'amabilité de me dire «cause nous en français, on comprend mieux qu'en allemand!»

Parmi les professeurs, qui ont tenté d'assurer ma formation, et dont je garde un souvenir reconnaissant, il y en a deux dont je tiens à évoquer le souvenir. Ils se trouvent, dans ma mémoire, aux extrémités du

corps. Dans le langage d'aujourd'hui, je devrais les superposer aux «conditions aux limites».

Le professeur Scherrer, célèbre physicien, fascinait un auditoire surcomplet. Son cours tenait du cirque. Son enseignement était illustré de démonstrations spectaculaires, avec prestations physiques et musclées. Je le vois encore dans son petit carrousel, carabine en mains. Grace à lui, je sais encore ce qu'est la force de Coriolis. C'était de l'audio-visuel avant la lettre. J'envisageais même de le suivre et de me faire physicien. Hélas, un document décourageant m'était tombé sous les yeux: Max Planck aurait dit au jeune Albert Einstein: «Faites de la musique, puisque vous aimez ça. La physique c'est fini, on a tout découvert.» A qui se fier?

Une autre figure reste inoubliable, celle du professeur Edouard Diserens. Il dominait de sa haute stature, un auditoire impressionné et en puissance de contestation. Il était entré en génie rural comme on entre en religion, avec une foi inébranlable dans ses convictions scientifiques. Ne pas les partager méritait d'être traité en hérétique. Il était l'auteur de lois et équations que les mesures de laboratoire et observations de terrain devaient obligatoirement confirmer. Aussi, il ne restait qu'une filaire pour ses élèves, qui voulaient ne pas attirer sa critique: pratiquer le «compte à rebours». Il convenait donc de partir du bon résultat et remonter, ensuite, à des mesures et observations conformes. C'est dire que les travaux pratiques sur le terrain, se concrétisaient souvent sur une table de bistrot. Celà n'a pas empêché cette Section VIII, le corps des maîtres y pourvoyant, d'enrichir le monde technique d'ingénieurs compétents, qualifiés et appréciés, comme elle le fait aujourd'hui.

Et si c'était à refaire?

Je reprendrais le même chemin, mais avec de fréquents détours vers les camarades de l'autre langue. Cinquante ans d'expérience m'ont convaincu de la nécessité des contacts entre confédérés, et en particulier de la nécessité des échanges d'étudiants entre les deux écoles polytechniques fédérales.

Je souhaite que mes collègues, aujourd'hui aux responsabilités, encouragent ces échanges au profit d'une meilleure compréhension de la culture des autres.

Il convient aussi, et surtout, de veiller à ce que les langues nationales restent prioritaires dans les échanges au niveau académique, au travers de la Sarine, et que l'anglais ne les supplante pas.

Sur les cent ans d'existence de la Section VIII, j'en ai connu la moitié. C'est assez pour apprécier ses succès et ses mérites et pour lui prédire un avenir brillant.